

Allocution de Son Excellence Madame Vaira Vike-Freiberga

Le mercredi 20 septembre 2006

Salle du Conseil législatif – Hôtel du Parlement, Québec

Madame Vike-Freiberga : Monsieur le Premier Ministre, Vos Excellences, ministres, ambassadeurs, membres du Parlement, Mesdames et Messieurs les représentants de la communauté lettone du Canada, chers anciens collègues des universités québécoises, chers invités, chers amis, Mesdames et Messieurs,

C'est un grand honneur et une émotion profonde pour moi de recevoir cet ordre, Monsieur le Premier Ministre, de vos mains, et de recevoir par là la reconnaissance officielle d'une province où j'ai passé la plus grande partie de ma vie ensemble avec ma famille.

C'est aussi touchant de le faire ici dans le cadre d'une visite officielle, la première visite d'un chef d'État letton ici au Canada. Les années que nous avons passées ici, dans cette province, bien sûr, ont marqué profondément mon parcours personnel et, effectivement, je pense que j'ai pris en héritage cette expérience québécoise en retournant dans mon pays natal, qui a recouvré son indépendance voilà 15 ans seulement, 15 ans d'indépendance retrouvée, 15 ans aussi de relations diplomatiques avec le Canada.

La devise du Québec, c'est : *Je me souviens*. Durant ces années que ma famille et moi avons passées au Québec, et avant cela en Ontario, je pense que cette devise propre au Québec a été la nôtre dans un sens plus large, parce que nous faisons partie d'une communauté lettone qui est arrivée ici en tant qu'exilée politique, qui est arrivée ici après avoir perdu son pays, après avoir perdu son indépendance, avoir renoncé à tout pour aller chercher la liberté individuelle. La liberté de leur pays, la liberté collective étant perdue, ils sont partis dans l'inconnu affronter des dangers, mortels pour bon nombre d'entre eux, pour se retrouver au Canada, pour être accueillis ici, dans ce pays, dans cette province multiculturelle, deux nations fondatrices, mais tant de nations. D'autres sont arrivés après et se sont retrouvés ici à refaire leur vie, à s'intégrer dans une société enrichissante, justement, par cette énorme diversité.

Et la devise *Je me souviens*, je pense, c'est d'une façon toute particulière qu'elle s'applique à ceux qui sont arrivés au Canada venant de pays divers. On se souvient de son identité, on se souvient de son passé ou de celui de ses ancêtres. Ce lien est un lien émotif, un lien linguistique, peut-être un lien culturel, mais c'est un lien très profond dans lequel s'ancrent notre identité même, notre sentiment d'appartenance et notre image de soi.

La mémoire, c'est aussi le véhicule des traditions orales que, durant de nombreuses décennies, mon mari et moi avons pu étudier, les produits de la mémoire collective de notre peuple d'origine, de notre pays de naissance, les *dainas* de la Lettonie, qui sont le produit de passeurs de mémoire, gardés en mémoire, gardés en esprit, créés par les émotions, les vécus, les expériences du monde, de générations successives demeurées anonymes, demeurées sans historiens pour tracer leurs pas et noter leurs faits et gestes. Mais la chanson populaire a gardé l'expression de leur vécu, de leurs joies, de leurs souffrances, de leur sens de la beauté et de la poésie, de leur vision du monde. Et une vision du monde, dans le cas des *dainas*, c'est un monde en équilibre, un monde où ce qui est en haut, selon la formule hermétique, a sa contrepartie : ce qui est en bas.

Le monde des dieux et le monde des humains sont en harmonie. La nature et l'humain ne sont pas en conflit non plus. Le soleil que nous avons étudié comme thème, souvent, le soleil qui était ciel comme

expression de la régularité des forces naturelles, comme symbole de la lumière, lumière de l'esprit et lumière physique, ordinaire, dans le sens propre du mot, symbole de chaleur aussi, d'amour, et le soleil, qui est féminin en letton, qui est une femme, qui est une mère, qui est une déesse, est aussi la protectrice des orphelins, de ceux que la société n'est pas capable de protéger. On invoque donc le soleil comme incarnation des forces divines pour établir un équilibre que parfois les êtres humains, dans leur méchanceté, auraient détruit.

Or, ces passeurs de mémoire ont donc laissé un corpus de textes absolument extraordinaires, mais qui n'est pas connu d'autres que ceux qui parlent cette langue. Moi-même, je m'étais fixé comme tâche d'étudier cela d'un point de vue intellectuel, d'un point de vue sémiotique, analytique, pour communiquer un peu, pour partager avec le reste du monde les richesses de cet héritage qui était le mien par naissance. Et la raison pour laquelle je m'y suis attachée, c'est qu'un héritage, étant enfant, je n'en avais point. J'ai souvent souffert, étant enfant et à l'adolescence, à l'idée que d'autres gens héritaient de leurs parents des privilèges, des façons, des manières de vivre, des avantages matériels. Les réfugiés n'ont que ce qu'ils peuvent apporter dans leurs mains, c'est très peu, et ça disparaît très vite. Je me suis dit : Mais c'est un peu triste de ne pas avoir d'héritage. Et c'est pour cela que ç'a été une découverte pour moi que de voir qu'au contraire il y avait cet héritage qui est très riche, qui est exceptionnel et qui m'appartient par naissance, parce que j'ai le bonheur d'avoir appris cette langue de mes parents et j'ai accès à ce trésor de la culture universelle.

Avec ce respect des traditions orales, des traditions du passé, je pense que mes intérêts rejoignent le respect que l'on porte, au Canada, à ce souvenir d'un passé historique qui laisse des traces importantes dans le vécu collectif, un passé que chaque génération successive doit apprivoiser, doit apprendre à connaître et à reconnaître, à faire sien, à ne pas s'en faire une entrave, mais plutôt à faire de l'apprivoisement du passé un acte libérateur, un acte de prise de conscience qui vous permet de comprendre d'où vous venez, ce qui vous appartient en héritage, et à vous seulement, mais où vous avez aussi des choix à faire. Chaque génération successive a le privilège de ce choix, de cette libre volonté de piger dans ce que le passé a laissé en héritage, ce qui lui convient, ce qui convient au présent, ce qui permet de tracer un avenir qu'on aimerait peut-être mieux que le présent, un avenir meilleur à la construction duquel on pourrait donc participer.

Je pense que ce sens de l'histoire – non pas comme un poids que l'on porte, mais comme une prise de conscience libératrice – unit la Lettonie et le Canada, et le Québec en particulier, dans le sens de la signification profonde de notre héritage et de notre patrimoine, un patrimoine qui est le nôtre, qui nous appartient par naissance, qu'il ne faut pas gagner — il n'y a rien à faire, c'est comme l'amour divin, il vous appartient, il n'y a pas besoin de trop travailler pour l'acquérir – mais il est là, il faut que vous le preniez, que vous l'acceptiez, que vous le fassiez vôtre, et je pense que cette acceptation de son identité spécifique nous permet justement aussi une ouverture à l'autre.

J'ai toujours pensé que l'identité la plus profonde est celle qui nous donne la confiance de pouvoir accepter les identités des autres. Chacun, nous avons notre identité à nous, qui est unique, qui est la nôtre, que nous partageons avec ceux qui nous ressemblent, et en acceptant cette identité, en ne la refusant pas, nous pouvons aussi concevoir, comprendre l'identité des autres. C'est plus facile si on aime son héritage à soi de comprendre l'amour que les autres peuvent avoir pour le leur.

Dans ce sens, je pense que le Québec, dans son ouverture au monde, dans sa capacité d'accueil des cultures les plus différentes, en même temps qu'il a gardé le souvenir de son passé très particulier, très francophone, très québécois, le Québec aussi a su ouvrir son cœur et ses portes à l'apport d'autres cultures, a permis aux communautés, comme la communauté lettone du Canada, de préserver, de cultiver et de développer son identité à un point que, parfois, à son pays natal, on trouve des choses à découvrir et à faire siennes.

Pour moi, le parcours de ma vie m'a permis la chance extraordinaire de vivre au Québec pendant toutes ces années. Je vois ici des visages de collègues que j'ai côtoyés durant ma carrière professionnelle. Je leur suis profondément reconnaissante de tout ce qu'ils m'ont appris. Tout au long de ces années, en œuvrant ici de manière professionnelle, j'ai beaucoup appris de tous les gens que j'ai côtoyés, et je leur suis très reconnaissante. Aujourd'hui, au moment de recevoir cette haute distinction, j'aimerais exprimer à tous ma gratitude pour les échanges tellement enrichissants que j'ai eus durant toutes ces longues années.

J'ai eu le bonheur de pouvoir retourner dans mon pays natal, d'en devenir chef d'État à une période de changements, à une période de transition, une période de consolidation de la démocratie. C'est notre retour à l'Europe après la chute du rideau de fer qui nous a permis dès maintenant, en tant que membres de l'Union européenne, de faire partie de cette équipe de pays si divers qui participent à la construction d'une Europe nouvelle.

La construction d'un pays ou d'un continent, c'est bien sûr un ouvrage qui n'est jamais terminé. Ce sont toujours des travaux en cours. Il ne faut surtout pas, comme le dit la légende à propos de la ville de Riga, que quelqu'un dise jamais, à la question : Est-ce que Riga est prête, est-ce qu'elle est terminée? Si jamais quelqu'un répond : C'est fini, elle est faite, la ville va être engloutie dans les flots. Alors, la légende qui compte pour Riga, je pense, elle compte pour le Québec, elle compte pour l'Europe, elle compte partout. Ce sont toujours des travaux en cours, un processus qui se déroule où chaque nouvelle génération vient avec son apport, garde ce qu'elle aime de ce qui précède, ajoute et change à son gré. C'est un processus passionnant et un processus auquel maintenant les chefs du monde, que ce soit au sein des Nations Unies, au sein de l'OTAN, ou du Canada et de la Lettonie sont maintenant partenaires.

Je me réjouis particulièrement de ce partenariat qui fait que cette double vie que j'ai menée et que je sens encore aujourd'hui dans ces deux drapeaux et ces deux hymnes qui ont accompagné la cérémonie de réception est une partie, vraiment un élément de valeur émotive dans mon cœur. [Ces deux vies] ne sont pas en conflit pour la bonne raison que les valeurs représentées par nos deux pays, ces valeurs-là sont les mêmes.

Le Canada est venu sur la scène internationale avec nombre d'initiatives que la Lettonie est prête à appuyer. La province de Québec est fière, justement fière de beaucoup d'initiatives qui sont admirées dans le monde entier, que bien des pays aimeraient imiter. Nous avons la possibilité d'un enrichissement mutuel qui provient d'un sens commun des valeurs humaines. Le passé, bien sûr, qui retrace ses origines sur le continent européen, un continent européen qui a créé des pays nouveaux dans le Nouveau-Monde, mais un continent européen qui, sur le sol ancestral aussi, se recrée toujours à l'image d'aujourd'hui, à l'image de demain.

C'est dans ce processus de création continue, de renouvellement jamais interrompu que, Monsieur le Premier Ministre, j'accepte avec humilité, avec émotion et avec un grand bonheur cet honneur que vous me faites, l'honneur que me fait l'Ordre national du Québec. Je tâcherai d'être à la hauteur de vos espérances et de votre évaluation. Je le porterai avec émotion et avec fierté.

J'aimerais transmettre, par cette occasion, tous les souhaits, les meilleurs vœux pour l'avenir du Québec de la part du peuple letton et souhaiter que ce jour soit un point marquant dans les relations entre nos deux pays qui, je pense, avons tout un avenir devant nous et beaucoup de beaux souvenirs que nous pouvons nous fabriquer ensemble. Merci.

(Fin)

LA VERSION PRONONCÉE FAIT FOI